

Année 2007

Florian Demierre 3 PGA

La fin du roman « La grande Peur dans la montagne » de Charles-Ferdinand Ramus décrit une catastrophe naturelle : Le glacier en haut de la montagne craque et le lac qu'il retient inonde une partie de la vallée. Certains personnages sont morts, tandis que d'autres ont disparu et personne n'a plus entendu parler d'eux.

Qu'est-il arrivé à Joseph, l'un des héros de l'histoire ?

« ...on dit : et Joseph ? – On ne l'a jamais revu... »

« Les villageois dirent :Et Joseph ? –On ne l'a jamais revu... »
Revenons dans le temps, le temps où Joseph, dans le mystérieux brouillard, essaya, mais en vain de tirer sur Clou, le « diable incarné ».

Lui tirait, dans cet être maléfique dont la forme n'était autre qu'une image floue, noire mais puissante. Il tira de nouveau, mais il reçut en retour ce rire, le rire de Satan. Pourquoi les balles envoyées ne trouaient-elles pas son corps ? C'était comme si un brouillard le protégeait, le gardait sous son aile. Mais Joseph continua à cracher les balles de son fusil, sans succès, intrigué mais fasciné par cette « bête » mouvante et immortelle. Plus il tirait, plus elle se rapprochait, venant vers lui, les bras ouverts comme la mort qui trouve son orphelin et l'accueille avec des mots tendres et réconfortants. Puis à la dernière détonation de carabine, la forme noire disparut pour laisser place à une chose plus effroyable encore : Le cri de colère et de rage de la montagne. Elle criait pareille à mille

pleurs d'enfants, à mille jurons de leurs parents, tout cela en un temps très rapide.

Cela ressemblait fort à un torrent.

C'était un torrent.

Ce torrent, qui avait tant aimé ses enfants, les fils de l'eau, et s'était montré doux envers le village et ses habitants, s'était révolté.

Il était descendu, toujours plus fort, toujours plus vite, toujours plus violent, toujours plus dévastateur.... Jusqu'au village, qu'il engloutit.

Joseph, par la volonté divine, avait survécu. Il ne sut pas comment, ni pourquoi il se situait vingt mètres plus bas après cet étrange cataclysme. Le torrent avait tout emporté : du plus petit animal jusqu'au plus grand, seuls quelques arbres, ni trop jeunes ni trop vieux, se tenaient encore droits, fiers, immuables face au danger de la nature et du temps. Oh oui, qu'ils se tenaient fier, avec leurs branches qui montent vers le ciel, le touchant presque de leurs doigts crochus, comme pour l griffer, lui faire cracher de ses entrailles les pires calomnies que le monde eût connues. Joseph, la jambe cassée, trempé, s'assit contre un arbre et s'endormit.

Quand il se réveilla le ciel pleurait à chaudes larmes. Il n'avait rien à manger, rien à boire, sauf l'eau du ciel.

Il délira : « oh, Victorine, comme j'aimerais t'avoir dans mes bras, pour toujours, mais tu es partie sans moi, sans un au revoir, juste avec la certitude qu'on se retrouvera. »

Mais une voix, dans sa tête, lui répondit : « Tu ne la reverras jamais, car après la mort, vient le néant ».

Il s'évanouit.

La nuit fut crue, froide, trop froide, beaucoup trop froide.

Joseph, gelé, luttait, à bout de force, devant la cruauté de la vie, jusqu'au matin, aux premières lueurs de l'aube avec ce soleil ignorant les malheurs de la terre, souriant à la montagne venimeuse.

Le soleil s'était illuminé au moment où la vie de Joseph s'était éteinte.